

une palpitation de pâte de chair fondue

entretien avec Elizabeth Prouvost.
par Monica Swinn

Monica Swinn a tourné sous la direction de Roland Lethem, Noël Godin, Christian Mesnil ou Jess Franco pour ne citer qu'eux. Aujourd'hui elle est photographe, peintre et plasticienne. Elle anime le site Interzone dans lequel elle vient de publier l'intégralité de l'entretien avec Elizabeth que nous reproduisons ici en partie, avec leur aimable autorisation. Nous sommes très heureux de les accueillir toutes deux dans les salons d'Amer.

Monica Swinn : Bonjour, Elizabeth ! Par quels chemins une spécialiste de la lumière au cinéma en est-elle venue à photographier des corps dans l'obscurité ? Qu'allez-vous donc chercher dans le noir ?

Elizabeth Prouvost : Bonjour, Monica ! Je vais chercher dans le noir ce que l'on voit quand on regarde vraiment. J'ai toujours préféré les ombres à la lumière ; elles sont la vie, le mouvement, l'étrange, elles transforment la banalité, elles peuvent être violentes, douces... Et le noir qui rend visible l'univers infini, l'inachèvement essentiel à ma vie. Dans ma carrière de chef-opérateur, j'ai eu accès à des mondes parallèles, mais pas vraiment à autre chose qu'une réalité admise par tous. J'ai besoin aussi de ne pas voir à la vitesse de la lumière !!

Monica Swinn : Vous êtes une rebelle...

Elizabeth Prouvost : OUI, je suis rebelle, je pense ne jamais arriver au terme de mon errance. Je veux saisir l'instant qui étincelle. J'espère ne jamais chercher autre chose que me projeter de l'autre côté de moi-même.

Monica Swinn : « Je ne comprends même pas ces fameux canons de la beauté », avez-vous écrit. Vos photos, les images que vous créez n'en sont pas moins belles. On imagine mal qu'elles ne répondent à aucune préoccupation esthétique...

Elizabeth Prouvost : Ma préoccupation serait que le monde dont j'ai à me rendre maître n'existe pas encore. La beauté de ce monde est dans cette obsession soudaine du vivant, saisi dans son indispensable précarité, ses formes à la fois sublimes et transitoires, un geste qui éterniserait l'instant de leur métamorphose.

Une esthétique qui chaque fois me surprend et me pousse à aller toujours plus loin.

Monica Swinn : Dante, Bataille, Lautréamont, votre œuvre s'appuie sur des monuments de la littérature. Comment travaillez-vous avec les textes dont vous vous inspirez ? Quelle étape de votre travail vous excite le plus ?

Elizabeth Prouvost : Rapt vampiriques de mes lectures. Je lis beaucoup, tous les jours, tôt le matin quand le monde soupire encore. Les bribes de notes prises au cours de ces lectures orientent mon travail, j'écris aussi des textes, je fais des dessins. Ces feuillets que j'écris chaque jour sont des rappels à l'ordre, des mises au point, des mises à nu, le fol espoir de comprendre, d'approcher au plus près, des supports, des creusets, des fragments de rêve, des lambeaux d'idées à l'état naissant. Ces feuillets cristallisent ma pensée, mes désirs, ils permettent des

trouvailles, des retrouvailles au moment de faire la séance de photos.

J'aime me greffer sur la pensée de l'Autre, mes photos alors émergent du flux éparpillé de ces écrits, dessins, griffonnages. Mais tout cela n'est qu'une direction vers laquelle nous devons tendre, mes modèles et moi-même. Ensuite, je fais le vide, mes pensées doivent rester sinueuses, plus ou moins saisissables, vivantes, "métamorphosantes". Et puis quand la séance de photos commence, je travaille dans une sorte de hasard contrôlé, je bouge, mon modèle se déplace aussi et je fais mes prises de vue au ralenti. Trois mouvements qui me permettent de saisir la vraie réalité du corps.

Mes photos sont des accidents de connaissance qui font apparaître soudain le sens même de ce que j'ai toujours cherché. Toutes ces phases de création sont mon plaisir, elles participent toutes aux désirs profonds et nécessaires à ma vie.

Monica Swinn : *L'Enfer de Dante* ! Des trois parties qui composent *La Divine Comédie*, c'est assurément la plus célèbre, pour ne pas dire la plus populaire ! Et pourtant, quoi de plus terrifiant que ce cauchemar sans issue ? « *Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate* » (« Dans ce monde effroyable peuplé de monstres de toutes sortes, la nuit est sans espoir et la souffrance éternelle »). Bref, un système tellement verrouillé de partout qu'on se prend à espérer qu'il n'y a vraiment rien, mais rien de rien après la mort ! Où vous placez-vous par rapport au drame qui se joue dans ce fantastique opéra de la terreur ? Qu'éprouvez-vous à l'égard de ces hallucinantes ténèbres religieuses ?

Elizabeth Prouvost : *L'Enfer de Dante* est une chute dans le temps, les actes voués à la répétition, le temps s'est mis en boucle. Dans *l'Enfer*, l'expérience que les damnés subissent est réduite à une séquence minimale, elle se rapproche de la mort, du peu qui reste des vivants dans le souvenir de leurs mauvaises actions. Une dégringolade

en éternité. Les damnés ont abandonné toute résistance, leur sort est jeté, ils sont au fond de la spirale. On a l'impression que tout est figé parce qu'inéluctable à jamais, malgré les descriptions très guerrières de Dante. Ce sont des naufragés au même titre que les naufragés du "Radeau de la Méduse". Sauf qu'il n'y a plus cette force d'anéantissement que l'on ignore quand on est dans une situation d'espoir. C'est ainsi au fond, que l'homme se voit, définitivement coupable, dans *l'Enfer*, définitivement rejeté, sans ressort, sous l'influence d'un Dieu tout puissant. Comme Ugolin, qui dévore et recrache "*ad libitum*", la chair de sa chair.

Monica Swinn : Après Dante, Lautréamont : la noirceur effroyable et sublime des *Chants de Maldoror*... Toute effroyable qu'elle soit dans sa férocité sans frein, la révolte de Maldoror me semble avoir un goût plus vif et des aspects plus inattendus que l'usine à supplices programmés des cercles de l'enfer. Ferait-il un peu moins sombre de ce côté-là de la souffrance ?

Elizabeth Prouvost : Comme en un reflet inversé, *Les Chants de Maldoror* sont des effusions juvéniles presque animales, instinctives, sans calcul avec des interruptions, comme des descriptions de tableaux vivants, imprévisibles dans la cruauté. Dans ces *Chants*, j'ai retrouvé un Enfer vivant, notre monde.

Par rapport à Dante, Lautréamont inverse la flèche du temps, ses agissements ont des accents juvéniles, puissants, issus de désirs et non d'actes subis.

Une expression d'une autre logique, d'une autre vérité. Celle de la déraison comme dans les mythes, les contes de fées, les récits fantasmatiques. Toute la littérature revisitée par cet ange démoniaque. Car « les gestes de Lautréamont, dès qu'on les sent dans leurs impulsions instantanées et groupées, nous apportent en braille, des nouvelles de notre nuit intime ». (G Bachelard, *Lautréamont*).

Monica Swinn : Après vous êtes abreuvée à la « soif insatiable de l’infini » de Maldoror, à quelle source comptez-vous entretenir la vôtre ? Des envies, des projets (photos, expo, spectacles ou autres)...

Elizabeth Prouvost : Je travaille maintenant sur l’informe. J’aimerais que les modèles avec qui je travaille perdent tout à fait conscience de leur identité, deviennent une palpitation de pâte de chair fondue, inventent d’autres galaxies du corps. Ces corps ne savent plus du tout de quels côtés de la surface se trouvent leur intérieur et leur extérieur. Qu’ils trouvent, en éloignant les limites de ce corps, la sensation à la fois d’une fuite dans l’infiniment grand et dans l’infiniment petit, un jaillissement, un éclatement, des mondes invisibles, les temps mêlés, l’énormité de tout ce qui vit sans explication logique.



les guenilles edwarda

Quelques mots encore pour vous inviter à aller vous perdre dans le sombre de ces histoires-là. *Les guenilles edwarda* interroge beaucoup de choses, comme par exemple le livre, en sa forme, le livre photographique plus encore. Quel bel hommage au geste d'élizabeth prouvost, qui a arraché ses images au réel, que d'offrir 34 photographies non reliées. Celles et ceux qui ont besoin, pour se rassurer face au vertige, de s'adosser aux références, convoqueront warburg. Les autres joueront naïvement – ce que nous leur souhaitons -, avec ce jeu de photos qui prend un peu plus que tout son sens. Un premier livre de ces photographies avait été édité en 1995 par jean-pierre faur sous le titre *edwarda* ; jacques clerc en avait publié, en 2012, un livre d'artiste, avec le poème de claude louis-combet, sous le titre *l'autre edwarda* (éd. la sétérée).

**Je m'étais évadée du livre
Et maintenant
Le livre se referme sur moi
Hors de salut comme de l'être
Je suis mon sexe inassouvi**

**Je me serre entre mes bras
L'homme est parti, la terre déserte
Que l'on m'entende bien :
Je fus, je suis, celle qui fut,
Edwarda**

**Edwarda, l'ombre à quatre pattes
La ruisselante et la fendue
Celle qui hante et qui rêve
Et ne passe le silence
Que par le cri**

les guenilles, edwarda, 34 photographies de élizabeth prouvost. Le petit carnet de documents préparatoires qui accompagne ces superbes clichés, est accompagné par *edwarda*, le très beau poème de claude louis-combet et *divine obscène*, improvisations sonores par ex-p qui donnent forme au silence qu'imposent et produisent ces images. 25×25 cm, 34 feuillets, deux livrets (28 et 8 pages), un cd (40'), que vous pouvez commander sur le site <http://quoique.net/>, en même temps que la revue du même nom et que la nouvelle publication par les *éditions crbl* donc, de *survie*, dernier texte (1978) de danielle collobert (œuvres complètes, t.1, p.o.l, 2004) avec le quel élisabeth bartin (voix), sophie delizée (voix), michel doneda (saxo soprano), gérard fabbiani (clarinette basse) ont enregistré quelques improvisations sonores...